

## Le 18 avril 1771 - Commerson à Lalande

---

Un éloge de Madagascar et de ses habitants.

Cette lettre a été retranscrite deux fois par Paul-Antoine Cap dans son ouvrage *Philibert Commerson, Naturaliste, voyageur* : en page 117, avec des coupures et des altérations, et une version intégrale en page 173.

On la trouve également, intégralement retranscrite dans *Martyrologie et biographie de Commerson, médecin botaniste et naturaliste du roi*, par le docteur F. B. de Montessus en page 138.

Mais elle a été connue du public partiellement en 1771 et en version intégrale en 1772.

Daté de décembre 1771, paraît dans le *Journal des sçavans* (pp. 851-855) un article intitulé « Lettre sur un peuple nain de l'Isle de Madagascar ; adressé à Messieurs les Auteurs du Journal des Sçavans, par M. de la Lande, de l'Académie Royale des Sciences. ». La Lande y reproduit (pas tout à fait mot à mot) le passage de la lettre de Commerson qui concerne les Quimos de Madagascar.

En 1772, la lettre est publiée in extenso (pp. 253-286) dans l'ouvrage *Supplément au voyage de M. de Bougainville<sup>1</sup> ou Journal d'un voyage autour du monde, fait par MM. Banks & Solander*, sous le titre « Lettre de M. de Commerson à M. de La Lande »

Dans cet ouvrage, la lettre de Commerson est précédée d'une introduction qui évoque la participation de Commerson et de Rochon au voyage de Kerguelen ; ce projet ne se concrétisa pas. Voici cette introduction :

*La lettre suivante, qui nous a été communiquée par M. de la Lande, doit être considérée comme un Supplément à ce Voyage extraordinaire. Nous sommes d'autant plus portés à l'insérer ici, quelle ne peut manquer d'intéresser tous ceux qui font leur amusement de l'étude de la nature. Cette Lettre est de M. de Commerson, Médecin de Châtillon près de Bourg en Bresse, qui, depuis près de vingt-quatre ans, s'occupe d'histoire naturelle, avec autant d'ardeur que de succès. Ce savant Naturaliste, après avoir accompagné M. de Bougainville dans son voyage autour du monde, était resté à l'île de France, pour étendre ses recherches sur cette île & celle de Madagascar. Il vient d'en partir pour retourner dans la mer du Sud avec M. Kergolin & M, l'Abbé Rochon, Astronome de la Marine. Sa Lettre annonce un génie actif & infatigable, qui veut reculer de bien loin les bornes trop resserrées de la Botanique, & qui ne craint point d'arroser toute la terre de ses sueurs, pour consacrer à sa patrie le monument qui doit l'immortaliser.*

Suite à cette publication, M. le baron de Clugny, commandant de la flûte *l'Ambulante*, qui avait accompagné Commerson à Madagascar, écrit à Lalande pour apporter quelques rectifications relative à la lettre de Commerson. Lalande fit publier cette lettre dans la revue de l'abbé Rozier dans le cahier de novembre 1776. On trouvera cette lettre dans la base documentaire à cette date.

---

à M. Lalande.

De l'île Bourbon, le 18 avril 1771

Je m'étais empressé, mon ami, de vous écrire par un vaisseau de retour qui a touché à Bourbon depuis que j'y suis ; mais, le jour de son départ, le vent, qui soufflait par rafales, rendit la rade si houleuse qu'il fut impossible d'envoyer à son bord, et, par le mauvais tems, les navires ne s'arrêtent pas volontiers devant cette côte dénuée de tous ports. L'arrivée du *Triton* nous est annoncée comme prochaine, et je veux réparer ma négligence passée.

Je vais reprendre sommairement ce que je vous avais marqué dans ma précédente lettre, et j'y joindrai des détails qui pourront vous intéresser. Je me suis acquitté de la mission que j'avais promis de faire à Madagascar ; j'y avais été déterminé par deux puissants motifs : les instances de M. Poivre, à qui je n'ai rien à refuser, et qui avait besoin de quelques éclaircissements sur la partie méridionale de

---

<sup>1</sup> *Supplément au voyage de M. de Bougainville ou Journal d'un voyage autour du monde, fait par MM. Banks & Solander, Anglois, en 1768, 1769, 1770, 1771.* Traduit de l'Anglois par M. de Fréville. A Paris, Chez Saillant & Nyon, libraires, 1772. La même année, Diderot écrivait son *Supplément au voyage de M. de Bougainville*, sans rapport avec celui-ci, et qui ne devait être publié qu'en 1796.

cette île, dont on allait retirer nos établissemens, et les mouvemens de ma propre curiosité, excitée par tout ce que j'avais lu et entendu dire de la merveilleuse végétation de cette île.

Jamais voyage n'aurait été plus agréable, si les vents ne s'étaient pas trop mis de la partie ; les vents grands frais, une mer affreuse et le tems par grains, nous mirent plusieurs jours en perdition sous les récifs d'une côte de fer.

Quel admirable pays que Madagascar ! Ce n'est pas dans une course rapide qu'on peut parvenir à connaître ses riches productions : ce serait l'étude d'une longue suite d'années, encore faudrait-il des académies entières pour une si abondante moisson.

C'est à Madagascar qu'est la véritable terre de promission pour les naturalistes ; c'est là que la nature semble s'être retirée comme dans un sanctuaire particulier, pour y travailler sur d'autres modèles que ceux auxquels elle s'est asservie dans d'autres contrées. Les formes les plus insolites et les plus merveilleuses s'y rencontrent à chaque pas. Le Dioscoride du Nord y trouverait de quoi faire dix éditions revues et augmentées de son *Systema naturæ*, et finirait sans doute par convenir de bonne foi qu'on n'a encore soulevé qu'un coin du voile qui couvre les productions éparses de la nature.

On ne peut s'empêcher, à la vue des trésors répandus à pleines mains sur cette terre fertile, de regarder en pitié ces sombres spéculateurs de cabinet qui passent leur vie à forger de vains systèmes, et dont tous les efforts n'aboutissent qu'à faire des châteaux de cartes. Ne les compareriez-vous pas à ce fils d'Éole dont nous parlent les poètes ? Comme Sisyphe, ne se rebuteront-ils jamais de rouler le rocher du bas d'une montagne en haut, d'où il retombe sur-le-champ ? Ils devraient savoir cependant qu'ils n'ont peut-être pas encore un seul genre de terminé ; que tous leurs caractères classiques, génériques, etc., sont précaires ; que toutes les lignes de démarcation qu'ils ont tracées s'évanouissent à mesure que les genres et les espèces intermédiaires comparaissent.

Quelle présomption de prononcer sur le nombre et la qualité des plantes que peut produire la nature, malgré toutes les découvertes qui restent à faire ! Linnaeus ne propose guère que sept à huit mille espèces de plantes. On prétend que le célèbre Sherard en connaissait près de seize mille, et un calculateur moderne a cru entrevoir le maximum du règne végétal, en le portant à vingt mille espèces. J'ose dire cependant que j'en ai déjà fait à moi seul une collection de vingt-cinq mille, et je ne crains point de leur annoncer qu'il en existe au moins quatre à cinq fois autant sur la surface de la terre, car je ne puis raisonnablement me flatter d'être parvenu à en recueillir la quatrième ou la cinquième partie.

Il est vrai qu'à l'exception du Brésil, déjà un peu aperçu, j'ai eu le rare bonheur de n'avoir récolté que des pays absolument neufs ; mais les ai-je exploités seulement à moitié ? Et ne me reste-t-il pas encore à voir les terres australes, l'intérieur du vaste empire de la Chine, la Tartarie Asiatique, le Japon, les îles Formoses, les Philippines et une infinité d'autres lieux dont la polynésie immense des mers pacifiques ?

Et sur quel fondement prétend-on connaître l'inépuisable fécondité de la Cochinchine, de Siam, de Sumatra, de l'Inde Méditerranée, des trois Arabies, de toute l'Afrique intérieure, de la Californie et du vaste continent de l'Amérique ? A-t-on seulement suivi la chaîne des énormes montagnes des Cordillères, auprès desquelles nos Alpes et nos Pyrénées ne sont que d'humbles taupinières ? J'en ai escaladé les dernières croupes australes qui vont s'abaisser au détroit de Magellan et aux Terres de Feu, mais ce n'était là que la lisière de la pièce où je trouvai néanmoins une foule de plantes inconnues aux naturalistes.

Qu'on ne m'objecte pas que les plantes doivent se répéter de proche en proche dans les mêmes climats et dans les mêmes parallèles. Cela peut être vrai jusqu'à un certain point et pour quelques plantes triviales qui forment un nombre peu considérable ; mais je puis assurer que partout où j'ai passé, j'ai vu de différents théâtres de végétation. Le Brésil n'a rien de semblable avec la rivière de la Plata ; celle-ci encore moins avec le détroit de Magellan. Souvent les bords d'une même rivière n'ont rien de commun dans leurs productions. Taïti avait sa botanique propre. Il n'y a point de comparaison à faire entre les Moluques et Java, et c'est quelque chose d'incroyable que la différence qui se trouve dans les végétaux des trois îles de Bourbon, de France et de Madagascar, quoique si voisines et si approchantes en latitude.

Un ami a bien voulu me faire un herbier des plantes de la côte de Coromandel ; je n'en ai pas reconnu une vingtaine dans l'*hortus* de la côte de Malabar.

Il faut donc regarder tous les systèmes faits et à faire encore pendant longtemps, comme autant de procès-verbaux des différents états de pauvreté où en était la science et l'auteur à l'époque de son système.

Le bon chevalier de l'étoile polaire me fait sourire, lorsqu'il nous assure qu'il a fait la voûte de son édifice. Il me semble le voir, au milieu de toutes les refontes de son Pinax, occupé à remonter un modèle de la machine de Marly dont on ne lui présenterait les pièces de rapport qu'après lui en avoir préalablement soustrait les neuf dixièmes. Je ne prétends point par là déroger au respect qui lui est dû ; j'ai toujours été un de ses zélés disciples.

Vous vous doutez bien, mon ami, que mes recherches sur Madagascar ne se sont point bornées à la botanique : je n'ai pas observé avec une moindre attention les habitants de cette riche contrée. Ces peuples sont à la fois paresseux et intelligents, doux et terribles. Ils ont toujours bien reçu les Européens, mais ils les ont souvent égorgés ; les Portugais, les Hollandais et les Français en ont été massacrés tour à tour : mais j'ose croire qu'ils ne se seraient jamais portés à cet excès de cruauté si, par des vexations atroces, on ne les eut forcés de sortir de leur caractère. Ces insulaires sont vraiment bons et hospitaliers. Je ne puis m'empêcher de le dire ; c'est assurément de la part des Européens une cupidité maladroite de forcer ces peuples de prendre, dans les échanges qu'on fait avec eux, des fusils, de la poudre et des balles, dont ils se servent ensuite contre nous, au lieu de piastres, qu'ils préféreraient bien plus volontiers. Ce n'est pas que l'argent soit chez eux le signe représentatif de tous les échanges : ils le mettent à des usages plus utiles. Ils en font des anneaux, des bracelets, des pendants d'oreilles, des plaques, dont ils se parent eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs armes. Une forte preuve de la bonté, de la douceur et de l'humanité de ces insulaires, c'est que dans un temps où il fallait se tenir respectivement sur ses gardes, j'ai parcouru toute la partie la moins bien famée de cette île, en caleçon et en veste, un jonc à la main, et j'ai trouvé partout un favorable accueil.

Je n'ose croire que le Gouvernement n'ait pas eu ses raisons pour renoncer à notre établissement du fort Dauphin qui commandait la partie méridionale de cette île. Ses premières intentions avaient été de soutenir et d'étendre la colonie. Peut-être aura-t-il reçu des informations contradictoires à l'une et à l'autre de ces deux époques ; peut-être aussi n'est-ce que par des vues d'épargne et de réforme. Quoiqu'il en soit, mon dessein n'est pas d'entrer dans l'examen de ces questions politiques, et je me borne à mon rôle de naturaliste.

Durant mon séjour dans cette île, j'y ai fait un aperçu assez général de ses productions, pour pouvoir en faire, par une opération ultérieure, le parallèle avec la partie du Nord, qui semble à quelques égards plus digne d'être préférée. La raison de salubrité militait essentiellement pour la partie du fort Dauphin ; celle des plus grandes subsistances, des traites plus abondantes en esclaves, en bétail, en grains, en bois précieux, en gommes, résines, etc., fait sans doute pencher la balance économique vers le Nord de l'île : mais malheur à tout Européen qui se trouvera dans ces parages funestes, depuis le mois de décembre jusqu'à celui de mai. Toute la pointe n'est qu'un vaste cimetière de Français. La partie méridionale, au contraire, est saine et habitable toute l'année. On peut y faire un établissement vraiment politique, je veux dire qu'elle est propre à la fondation d'une colonie permanente et illimitée.

Avant de quitter Madagascar, je dois vous faire la description d'un peuple assez extraordinaire, qui habite les plus hautes montagnes de cette île. Cette relation me fera sans doute trouver grâce devant les amateurs du merveilleux, que j'ai sûrement révoltés en parlant des Patagons. Ils auront été indignés de voir réduire à six pieds de haut la taille de ces prétendus géans. Ces titans prodigieux du détroit de Magellan, n'ont jamais existé que dans l'imagination échauffée des poètes et des marins.

Ne trouvez vous pas bien singulier qu'on ne veuille pas revenir de cette erreur ? Ce qui m'étonne surtout, c'est de voir que des gens que j'aurais pris à témoins du contraire, en leur supposant quelque amour pour la vérité, sont ceux qui ont voulu donner croyance à cette opinion absurde. Ils ne craignent point d'assurer qu'ils ont vu au détroit de Magellan des hommes de neuf pieds, mais j'ai vu comme eux ces mêmes Patagons ; je me suis trouvé au milieu de cent, sur la fin de mille sept cent-soixante-neuf, avec M. de Bougainville et M. le prince de Nassau, que j'accompagnai à la descente qu'on fit à la baie Boucault. Je puis certifier qu'ils sont communément de cinq pieds six à huit pouces. J'en ai bien peu vu qui excédassent cette taille, mais aucun qui passât six pieds quatre pouces. Il faut convenir qu'il y a bien loin de là à cette prétendue taille gigantesque que leur donnent quelques voyageurs. On recrutera

de tels hommes quand on voudra, en Franche-Comté, en Suisse et en Allemagne, et on assure que le roi de Prusse en a eu des compagnies entières dans ses armées.

Outre ces Patagons, avec lesquels nous restâmes environ deux heures à nous accabler de marques d'amitié, nous en avons vu un grand nombre nous suivre au galop le long de leurs côtes. Mais ces derniers n'avaient rien dans leur taille de plus extraordinaire que les premiers. Je crois encore devoir faire observer, pour porter le dernier coup aux exagérations qu'on a débitées sur ces sauvages, qu'ils vont errans comme les Scythes, et sont presque sans cesse à cheval : or les chevaux n'étant que de race espagnole, qui est très-petite, comment prétendre leur affourcher des géants sur le dos ? Ils sont déjà même obligés, sans avoir plus d'une toise de haut, de tendre les pieds en avant; ce qui ne les empêche pas d'aller au galop soit à la montée soit à la descente. Leurs chevaux sont sans doute préparés et formés à cet exercice. D'ailleurs l'espèce en est si fort multipliée dans les gras pâturages de l'Amérique méridionale, qu'on se soucie peu de les ménager.

Mais laissons là les Patagons, et toutes les rêveries qu'on a débitées à leur sujet, et parlons de cette race de pygmées qui donnent dans l'excès opposé. Ces demi-hommes habitent les hautes montagnes de l'intérieur de la grande île de Madagascar, et forment un corps de nation considérable appelée Quimosse [quismosse<sup>2</sup>] ou Kimosse, en langue madécasse. Ôtez-leur la parole, ou donnez-la aux singes grands et petits, ce serait le passage insensible de l'espèce humaine à la gent quadrupède.

Le caractère naturel et distinctif de ces petits hommes est d'être plus pâles en couleur que tous les Noirs connus, d'avoir les bras très allongés, de façon que la main atteint au-dessous du genou sans plier le corps, et pour les femmes de marquer à peine leur sexe par les mamelles, hors l'état de nourrice ; encore peut-on assurer que la plupart sont obligées de recourir au lait de vache pour nourrir leur nouveaux nés.

Les Malgaches (c'est le nom qu'on donne aux naturels de Madagascar) sont spirituels et adroits, mais livrés à la plus grande paresse. Les Quimos passent pour être de tous les peuples de l'île les plus spirituels, les plus actifs et aussi les plus belliqueux. Leur courage est, si on peut le dire, en raison double de leur taille. Jamais ils n'ont pu être opprimés par leurs voisins, qui ont souvent cherché à les subjuguier. Ce qui constate leur bravoure, c'est qu'ils n'ont pas comme leurs ennemis, l'usage des armes à feu et qu'ils sont très-inférieurs en nombre. Il faut cependant croire que s'ils réussissent à conserver leur liberté, ils en sont redevables à leurs rochers, parmi lesquels il serait aussi dangereux que difficile de les poursuivre.

Ils vivent de riz, de légumes, de racines et de différents fruits qui croissent sur leurs montagnes. Ils y élèvent un grand nombre de bestiaux, parmi lesquels on voit beaucoup de bœufs à bosse et de moutons à grosse queue. Ces animaux servent aussi en partie à leur subsistance. Ils ne communiquent ni par le commerce ni par des alliances avec les différentes castes dont ils sont environnés, et tirent tous leurs besoins du sol qu'ils possèdent.

L'objet de toutes les petites guerres que les Noirs se font entre eux, est de s'enlever réciproquement quelque bétail et quelques esclaves. La petitesse de nos Quimos les met presque à l'abri de cette dernière injure. Persuadés que leurs ennemis ne se proposent que de leur enlever leurs troupeaux, ils savent, par amour de la paix, se résoudre à leur en accorder une partie. Dès qu'ils voient du haut de leurs montagnes quelque formidable appareil de guerre qui s'avance dans la plaine, ils prennent d'eux-mêmes le parti d'attacher, à l'entrée des défilés par où il faudrait passer pour aller à eux, quelque superflu de leurs troupeaux, dont ils font, disent-ils, volontairement le sacrifice à l'indigence de leurs frères aînés, mais avec protestation en même tems de se battre à toute outrance si l'on passe à main armée plus avant sur leur terrain. Ils prouvent par là que ce n'est pas par un sentiment de faiblesse, et moins encore de lâcheté qu'ils font précéder les présens.

Leurs armes sont la sagaie et le trait, qu'ils lancent on ne peut pas plus juste. On prétend que s'ils pouvaient, comme ils en ont grande envie, s'aboucher avec les Européens, et en tirer des fusils et des munitions de guerre, ils passeraient volontiers de la défensive à l'offensive contre leurs voisins, qui se trouveraient alors trop heureux de pouvoir entretenir la paix.

---

<sup>2</sup> Dans sa transcription, Montessus écrit : « Quismos ou Kismos »

A trois ou quatre journées du fort Dauphin, qui est presque dans l'extrémité sud de Madagascar, les gens du pays montrent avec beaucoup de complaisance une suite de petits mondrains ou tertres de terre élevée en forme de tombeaux, qu'ils assurent devoir leur origine à un grand massacre de Quimos défaits en plein champ par leurs ancêtres.

Ce monument semble attester que nos braves petits guerriers ne se sont pas toujours tenus tranquilles et paisibles dans leurs montagnes ; qu'ils ont peut-être aspiré à la conquête du plat pays, et que ce n'est qu'après cette triste défaite qu'ils ont été obligés de regagner leurs âpres demeures.

Quoiqu'il en soit, cette tradition constante dans ces cantons, ainsi qu'une notion généralement répandue par tout Madagascar de l'existence des Quimos, ne permettent pas de douter qu'au moins une partie des faits qu'on en rapporte ne soit véritable. Il est bien étonnant qu'on ne sache encore rien de cette nation que sur les témoignages de celles qui les avoisinent ; que nous n'ayons, jusqu'à présent, aucunes observations faites sur les lieux, et que ni les gouvernemens des îles de France et de Bourbon, ni les commandans particuliers des différens postes que nous avons occupés sur les côtes de Madagascar, n'aient jamais entrepris de faire pénétrer dans l'intérieur des terres, pour joindre cette découverte à tant d'autres qu'on aurait pu faire en même tems.

Dernièrement, cette entreprise a été tentée, mais sans succès<sup>3</sup>. L'officier, chargé de cette expédition, manqua de résolution et de courage : à la seconde journée il abandonna son monde et ses bagages, et ne laissa que le germe d'une guerre où sont périés quelques blancs et un grand nombre de Noirs. La mésintelligence qui, dès lors, a succédé à la confiance entre les deux nations, pourrait bien, pour la troisième fois, devenir funeste à cette poignée de Français qu'on a laissés au fort Dauphin en retirant les anciens habitans. On sait que nos garnisons dans cette île ont déjà été égorgées deux fois par les naturels du pays.

Je reviens à nos Quimos. Dans mon dernier voyage au fort Dauphin, M. le comte de Modave, dernier gouverneur, qui m'avait précédemment procuré une partie de ces observations, me fit voir, parmi ses esclaves, une femme quimosse. Elle était âgée d'environ trente ans, haute de trois pieds huit pouces. Sa couleur était bronzée, mais plus éclaircie qu'elle ne l'est ordinairement parmi les nègres. Dans sa petite taille, elle était fort membrue, et ressemblait bien moins à une petite personne d'une complexion faible qu'à une femme de proportion ordinaire dans le détail, mais raccourcie dans sa hauteur. La prolixité de ses bras était telle qu'avec ses mains elle atteignait, sans se courber à la rotule du genou. Ses cheveux étaient courts et laineux. Sa physionomie assez bonne, se rapprochait plus de l'Européenne que de la Malgache. Elle avait habituellement l'air riant, ses tempes étaient ridées. Elle avait dans le caractère un grand fonds de douceur et de complaisance, et elle ne manquait pas d'intelligence, à en juger par sa conduite ; car elle ne parlait pas français.

J'examinai sa gorge, et je ne lui trouvai des mamelles que le bouton comme à une fille de dix ans, sans aucune flaccidité de la peau qui pût faire croire qu'elles fussent passées. Mais cette observation seule est bien loin de suffire pour établir une exception à la loi commune de la nature. Combien ne voit-on pas de filles et de femmes offrir à la fleur de leur âge, cette désagréable conformation ?

Quelque tems avant notre départ l'envie de recouvrer sa liberté, autant que la crainte d'un embarquement prochain, portèrent la petite esclave à s'enfuir dans les bois. On la ramena quelques jours après, toute exténuée de faim et de fatigue, parce que, se défiant des Noirs comme des Blancs, elle n'avait vécu, pendant son marronnage, que de fruits et de racines crues. C'est vraisemblablement à cette cause, autant qu'au chagrin d'avoir perdu de vue les pointes des montagnes où elle était née, qu'il faut attribuer sa mort, arrivée un mois après à l'île Bourbon, où le navire qui nous ramenait à l'île de France relâcha pendant quelques jours. Cette Quimosse, enlevée fort jeune sur les confins de son pays avait appartenu à plusieurs maîtres, et un chef de malgache l'avait donnée en présent à M. de Modave.

Ce fait, dont j'ai été témoin oculaire, et tout ce qu'on publie des Quimos dans Madagascar, constatent, ce me semble, l'existence de cette nation qui est une nouvelle dégradation de l'espèce humaine, et qui a son signalement caractéristique comme ses mœurs propres.

Je prie ceux qui ne voudront pas se rendre aux preuves alléguées, de considérer qu'il existe des Lapons à l'extrémité boréale de l'Europe, que la diminution de notre taille à celle du Lapon, est à peu

---

<sup>3</sup> Commerson fait ici allusion à la piteuse expédition où s'illustra le médecin Munier (Base docu =>28 mars 1771- Poivre au ministre. Le Sr Munier, médecin ...)



près graduée comme du Lapon au Quimos ; que l'un et l'autre habitent les zones élevées des montagnes ; que celles de Madagascar sont trois et quatre fois plus exhaussées que celles de l'île de France, c'est à dire de seize à dix huit cents toises au-dessus du niveau de la mer ; que sur les cîmes de ces montagnes, les végétaux spontanés, comme le pin et le bouleau, et beaucoup d'autres, ne sont plus que des avortons, et passent de la classe des arbres à celle des plus humbles arbustes pour être devenus alpicoles ; qu'enfin ce serait le comble de la témérité de vouloir, avant de connaître toutes les variétés de la nature, en fixer le terme, comme si elle ne pouvait pas s'être habituée, en quelque coin de la terre, à faire sur toute une race ce qu'elle nous paraît avoir ébauché quelque fois, comme par écart, sur certains individus qui ne s'élèvent qu'à la taille des poupées ou des marionnettes, tels, par exemple, que le nain du roi de Pologne, duc de Lorraine. A toutes ces raisons j'en ajouterai volontiers un autre, qui peut être aura l'air d'une plaisanterie : c'est que, s'il était vrai que notre planète, en vieillissant, dégénérât dans ses productions, et que ses premières générations d'hommes eussent été de plus haute stature et de plus longue vie (système, d'ailleurs, qui ne manque pas de partisans ), il faudrait, au lieu de s'étonner, au lieu de voir des Lapons ou des Quimos, nous féliciter de n'être pas encore devenus, au physique, ce qu'on veut que nous soyons déjà au moral : de vrais Lilliputiens.

A mon retour de Madagascar, des raisons de santé m'ont obligé de débarquer à Bourbon. Messieurs les administrateurs se sont réunis pour m'inviter à rester ici. Jaloux de l'illustration de leur île, ils ont demandé au ministre, au nom de la colonie, qu'il approuvât que leur histoire naturelle, non moins intéressante que celle de l'île de France, ne fût pas traitée avec moins de distinction. Vous devez croire que je me suis rendu volontiers aux obligeantes sollicitations de ces Messieurs, à qui d'ailleurs, je n'avais rien à refuser, quand même leurs pressantes instances n'eussent pas été aussi conformes à mes vues. Depuis ce moment, je me suis attaché à observer ce que cette île a de propre à elle seule, et ce qu'elle a de commun avec celle de France, pour pouvoir généraliser par rapport à ces deux colonies le grand corps d'histoire naturelle auquel j'ai travaillé pendant deux ans à l'île de France, et donner séparément un tableau de ce que chacune de ces deux îles peut avoir de particulier.

Mais en voilà beaucoup trop sur ce sujet. Parlons du bon M. de la Nux [Lanux]. J'ai bien des choses à vous dire de sa part, sensible, comme il le devait à l'honneur de la proposition de votre correspondance, il ne s'en est défendu que par un excès de modestie. Il prétend qu'il n'y mettrait pas assez du sien, et que ses forces affaiblies par son grand âge, ne lui permettent plus de faire de fréquentes observations. C'est avec une extrême complaisance qu'il s'est prêté à toutes mes demandes. Il a été un de mes meilleurs pourvoyeurs; et durant mon indisposition qui a été assez longue, il m'a fait passer une quantité de végétaux distingués, dont j'ai fait mon profit. C'est lui qui m'a le premier fait voir la seconde espèce de *Landia (stellicarpa)*. Cette plante croît en abondance dans plusieurs autres cantons de l'île. La première espèce se nomme *Landia (stelliflora)*.

Celle de Bourbon n'est pas marquée, comme celle de l'île de France, d'une étoile sur le milieu de sa fleur, néanmoins, fidèle à la livrée de l'astronomie, elle en porte une sur son fruit.

La première espèce était un arbrisseau qui se prolongeait fort au loin en forme de liasse, dont les arbres voisins étaient couronnés. Cette dernière s'élève réellement en arbre, aussi remarquable par la beauté de ses feuilles que par celle de ses fleurs.

Je vais me remettre en chemin pour aller affronter un volcan d'aussi près qu'il me sera possible, je ferai cependant en sorte de n'être pas du nombre des naturalistes auxquels cette espèce de curiosité imprudente a coûté la vie.

Adieu, mon aimable ami, soyez quelquefois à moi, et soyez persuadé que rien au monde ne peut altérer les sentiments d'attachement et d'estime que vous savez si bien inspirer.

Je suis,

Votre très humble et très obéissant serviteur

Commerson

\* \* \*